

<http://www.cairn.info/revue-l-homme-2014-2-page-133.htm>

**Denis Gagnon & Hélène Giguère, eds, *L'Identité métisse en question. Stratégies identitaires et dynamismes culturels*, Laval, Presses de l'Université de Laval, 2012, 346 p., bibl., fig., tabl., cartes**

[60](#)

Le recours métaphorique à la notion de métissage pour décrire des processus de syncrétisme ou de simple transfert culturel est devenu très à la mode ces dernières années et le slogan du « tout métissé » sert de pare-feu idéologique commode aux intellectuels qui s'insurgent contre les poussées xénophobes de notre époque. En revanche, l'étude des métis, figures pourtant très stigmatisées de l'hybridation phénotypique et culturelle, suscite peu d'intérêt, voire une certaine gêne, chez nombre d'ethnologues qui lient trop étroitement le phénomène à l'histoire coloniale et aux catégorisations raciales. Or, précisément, l'objet du présent ouvrage est d'aller à l'encontre de cette conception étriquée et de montrer que l'étude des populations métisses permet d'appréhender dans leur plus grande complexité ces questions fondamentales que sont la construction des identités individuelles et collectives, la perception de l'altérité, la stigmatisation de la différence, ou encore les rapports de domination et formes de discrimination adossés à la vieille mythologie du déterminisme biologique. Certes, comme le rappelle Jean-Luc Bonniol en retraçant l'histoire de la notion au premier chapitre, celle-ci est historiquement indissociable du colonialisme européen et participe de son argumentaire essentialiste, en lien étroit avec le concept de race. Cependant, ajoute-t-il, dans les sociétés postcoloniales et post-esclavagistes, la dimension culturelle du métissage prend le dessus sur le critère généalogique, avec pour effet la déclinaison du processus en plusieurs tendances évolutives dont l'auteur esquisse une utile typologie en prenant appui sur le balancement entre visibilité et invisibilité, entre reconnaissance et occultation, et, en amont, sur le degré de mixophobie et d'endogamie du groupe politiquement dominant (pp. 25-31).

[61](#)

Que l'initiative d'une réhabilitation épistémologique du concept soit venue de chercheurs québécois – organisateurs en 2010 d'un atelier international à Winnipeg, dont le présent ouvrage publie les Actes – se justifie de plusieurs manières. Hélène Giguère l'explique dans son chapitre de synthèse à la fin du livre, les chercheurs américanistes, qu'ils soient historiens, sociologues ou ethnologues, ont de longue date multiplié les études de cas sur les métis, car l'ampleur et la complexité des mélanges entre populations d'origines amérindienne, africaine, européenne ou asiatique rendaient incontournable la prise en compte des communautés ou catégories sociales médianes formées sur cette base, à la différence d'autres parties du monde où l'analyse du phénomène est restée marginale et peu problématisée. Il est donc logique que les chercheurs américanistes, à l'instar de Jean-Luc Bonniol, défendent vigoureusement la pertinence d'une catégorie qui s'avère indispensable à la construction de leurs objets d'étude pour rendre compte de la condition de gens qui font masse, mais sont souvent hors norme et sans statut dans le cadre de hiérarchies sociales structurées sur une base raciale. Les ethnologues québécois font actuellement preuve d'un dynamisme particulier en ce sens, car le gouvernement canadien alloue depuis plus d'une dizaine d'années des sommes conséquentes aux « études métisses ». De plus, une chaire spécifiquement dédiée à leur identité a été créée en 2004, dont l'actuel titulaire est Denis Gagnon. Or, comme l'explique ce dernier en conclusion du livre, les métis francophones de l'Est du Canada étaient, jusqu'à peu, restés les

grands laissés-pour-compte de ces études du fait de leur condition de minoritaires d'entre les minoritaires.

## 62

Les enjeux politiques et culturels de ces recherches subventionnées remontent à la Constitution de 1982, dont l'article 35 dé-marginalisait les métis en leur reconnaissant le statut de population autochtone aux côtés des Amérindiens et des Inuits. Les associations de défense des droits des métis et de défense de leur patrimoine culturel se multiplièrent alors. Elles devinrent le moteur institutionnel de la construction des identités et traditions métisses, déclinables en de multiples variantes locales, lorsqu'en 2003 l'État leur reconnut une capacité d'arbitrage des appartenances communautaires, à la suite d'un arrêt de la cour suprême qui énonçait des critères précis en ce domaine. Près de la moitié des contributions à l'ouvrage sont consacrées aux modalités et implications de l'activisme qui prit forme dans ce contexte politique et juridique particulier, l'accent étant mis sur les métis francophones du centre et de l'Est canadien. Le constat unanime auquel aboutissent ces contributions est l'émergence d'un sentiment de fierté, parfois couplé à la revendication d'une fonction médiatrice entre nature et civilisation qui camperait les métis en position de fers de lance des valeurs autochtones (discours notamment tenu en Gaspésie, selon l'étude de Fabien Tremblay au chapitre VI). Cette affirmation identitaire nouvelle, qui tranche avec les stratégies de dissimulation imposées auparavant par des siècles de discrimination et d'humiliation, est cependant largement déliée d'une traduction culturelle concrète tant l'émiettement géographique, l'assimilation aux normes dominantes, les rivalités linguistiques et l'exode rural se sont surajoutés à l'extrême diversité des syncrétismes locaux ou familiaux, pour empêcher la constitution d'un corps de traditions et de valeurs minimales dans lequel pourrait se reconnaître l'ensemble des métis du Canada. Dès lors, la référence culturelle qui sert de support à l'affirmation identitaire se décline en usages localisés et pour beaucoup tombés en désuétude, que les associations, avec le concours des folkloristes, érigent en patrimoine ancestral à sauvegarder. Il en va ainsi du mitchif, une langue mêlant français et cri, vouée à l'extinction faute de locuteurs, et pour laquelle l'agence fédérale du patrimoine multiplie les recherches subventionnées au détriment de variétés dialectales du français, effectivement pratiquées mais moins singulières, ainsi que le montre Robert A. Papen (chap. IX). En résulte, note l'auteur, un décalage entre la valeur symbolique conférée au mitchif et sa faible valeur d'usage. Afin de masquer ce décalage et d'entretenir à des fins politiques l'illusion d'une relative homogénéité culturelle, les associations métisses aspirent à appliquer le label mitchif à un ensemble hétéroclite de vernaculaires locaux. S'ensuivent, dans ce cas comme dans d'autres, des polémiques sans fin autour de l'épineuse question de l'« authenticité », pomme de discorde entre associations mais aussi argument utilisé par les gouvernements provinciaux pour rejeter nombre de revendications, ainsi que le montre Paul Charest à propos des métis du Labrador méridional (chap. V). De même, faute de pouvoir isoler un noyau stable de valeurs propres, les membres des associations tendent à ériger en valeur-coquille une maternité idéalisée qui fait de la métisse un vecteur de transmission primordial, mais aussi une icône identitaire dès lors qu'elle se cantonne au rôle de femme au foyer et se démarque ainsi de ses homologues euro-canadiennes. Joanna Seraphim, à l'origine de ce constat (chap. X), note qu'à cette conception très conservatrice du rôle de la femme s'ajoutent plusieurs niveaux de discrimination pour rendre le sort des métisses peu enviables : victimes du préjugé de la fille facile de la part des non-métis et, de ce fait, exposées plus que d'autres aux agressions sexuelles, elles sont de surcroît souvent déniées dans leur identité par les métis anglophones lorsque leur legs phénotypique amérindien n'est pas assez marqué et qu'elles font partie de la minorité francophone. Sur un mode paroxystique, elles subissent alors le double carcan de la

condition métisse qu'expriment parfaitement Denis Gagnon et Hélène Giguère dans l'introduction : celui d'être « un autre que l'Autre même rejette hors réserve, sans statut », tout en étant « un nous que le Nous même rejette hors norme, stigmatisé » (p. 2).

Confrontés à la fluidité des pratiques culturelles, mais aussi à la variabilité des réponses cognitives et émotionnelles liées à la condition métisse et dont rend bien compte l'exemple canadien, les ethnologues manquent d'outils d'analyse adaptés. Afin de pallier ce problème, Hélène Giguère et Joanna Seraphim ont recours au concept d'*agency*, traduit par « agencéité », qui fut initialement forgé par Anthony Giddens et que, plus récemment, Sherry Ortner a remis au goût du jour [6][6] Cf. : [Anthony Giddens, Central Problems in Social Theory....](#). Certes, reconnaît Hélène Giguère (p. 271), cette notion est confrontée aux mêmes effets de mode et de perte de sens que celui de métissage. Elle n'en reste pas moins la plus adéquate pour exprimer la capacité des individus à agir par effet de retour sur les structures socioculturelles qui, à la base, informent leur rapport au monde. La grille d'analyse de Sherry Ortner qui distingue *agencéités de projet et de pouvoir*, avec une possible consonance des deux dans ce qu'elle appelle des *structures élémentaires de l'agencéité*, renforce en effet le potentiel analytique du concept. Joanna Seraphim tire un très bon parti de cet appareillage conceptuel à l'étude de la condition des femmes métisses de Winnipeg. Un tel usage de la notion d'agencéité se démarque positivement de l'approche interactionniste adoptée par Lamia Missaoui (chap. VIII) et qui fait volontairement l'impasse sur les ressorts socioculturels de l'action. Ce faisant, l'auteure ne peut articuler son interprétation purement sociologique et micro-contextuelle des raisons de l'échec scolaire des enfants gitans de Perpignan à un faisceau plus large de causes, parmi lesquelles l'une des plus importantes est l'antinomie radicale entre les règles de conduite régissant l'enseignement scolaire et les normes inculquées en milieu communautaire tsigane.

## 64

La notion d'agencéité rend compte de la capacité d'agir des personnes selon des désirs et intentions dont la nature et les modalités de formulation sont indissociables des médiations socioculturelles qui organisent leur univers. En sorte que le concept est susceptible d'articuler les dimensions sociales, culturelles et psychologiques de l'action. L'un des apports originaux de l'ouvrage est d'élargir l'appréhension du métissage aux mécanismes psychologiques qui infèrent pour partie les choix identitaires des sujets en situation de bascule possible entre plusieurs affiliations culturelles. Ainsi au chapitre II, à partir de l'étude clinique de sujets étudiés à l'hôpital de Cannes, la psychologue Sonia Gérard propose une typologie suggestive des constructions identitaires auxquelles procèdent les enfants de couples mixtes. Cette typologie, qui comporte trois grandes classes d'expériences (identité *monoculturelle*, *pluriculturelle cristallisée*, *pluriculturelle avec persistance du processus de métissage*), s'inscrit en faux par rapport à la thèse de la « non-métissabilité » des affiliations culturelles, soutenue par Tobie Nathan ou Boris Cyrulnik. Au chapitre suivant, Marie-Andrée Ciprut aboutit, pour sa part, à des conclusions qui semblent au contraire accréditer cette thèse, tant les cas cliniques d'enfants adoptés qu'elle a étudiés témoignent d'un reniement de la famille biologique et de la culture d'origine. Pour autant, dans les exemples pris, l'adaptation à la famille et à la socioculture d'accueil ne se fait pas sans heurts et crises d'identification. À l'expérience douloureuse du déracinement, s'ajoutent la stigmatisation des différences phénotypiques que l'enfant doit assumer (notamment à l'adolescence) et aussi la dissonance qui se fait souvent jour entre ses attentes et l'investissement affectif de la famille d'accueil à son égard. L'élargissement de la problématique du métissage au processus de l'adoption témoigne de la volonté des éditeurs scientifiques de l'ouvrage d'émanciper cette

problématique du contexte colonial ou postcolonial dans lequel on la confine trop souvent. De plus l'adopté, qui peut être par ailleurs hybride au sens phénotypique du terme, rejoint la condition ordinaire du métis sur un mode spécifique. Il est un autre que l'Autre a abandonné et un nous que le Nous a du mal à faire sien. Comme lui aussi, il doit se construire en référence à deux cultures, en l'occurrence l'une qui renvoie à ses origines, et dont il a parfois incorporé les prémices dans le cadre de sa primo-socialisation, et l'autre qu'il doit assimiler comme condition de son intégration sociale et de son devenir.

## 65

Globalement, ce livre est une tentative réussie d'élargissement raisonné d'un domaine d'études injustement contesté dans ses objets ou, inversement, exposé au risque de la dilution métaphorique. Nombre de contributions à ce volume suggèrent des axes de recherche ou des outils d'analyse qui ne demandent qu'à être développés et éventuellement ajustés à l'étude d'un plus large spectre de métissages que ceux observables dans le Nouveau Monde.

## 66

Bernard Formoso